

Mise en ligne : 18 juillet 2015.
Dernière modification : 21 juillet 2015.
www.entreprises-coloniales.fr

LES TRAVAUX D'IRRIGATION DU NIGER par Georges ROULIN-MANUE (1934)

L'ACTIVITÉ FRANÇAISE EN AFRIQUE NOIRE
LES TRAVAUX D'IRRIGATION DU NIGER
par Georges R.-MANUE
(*L'Illustration*, 14 juillet 1934)

Les temps difficiles que nous vivons inclinent beaucoup de Français à chercher dans les grandes œuvres de notre race une manière de réconfort et comme une garantie de notre fidélité à une mission civilisatrice séculaire. Nous avons trouvé ce réconfort, ce tonique, au cours d'un récent voyage au Soudan. Nous y avons vu ce que peuvent des hommes de chez nous animés par une foi ardente et galvanisés par les difficultés de toute nature.

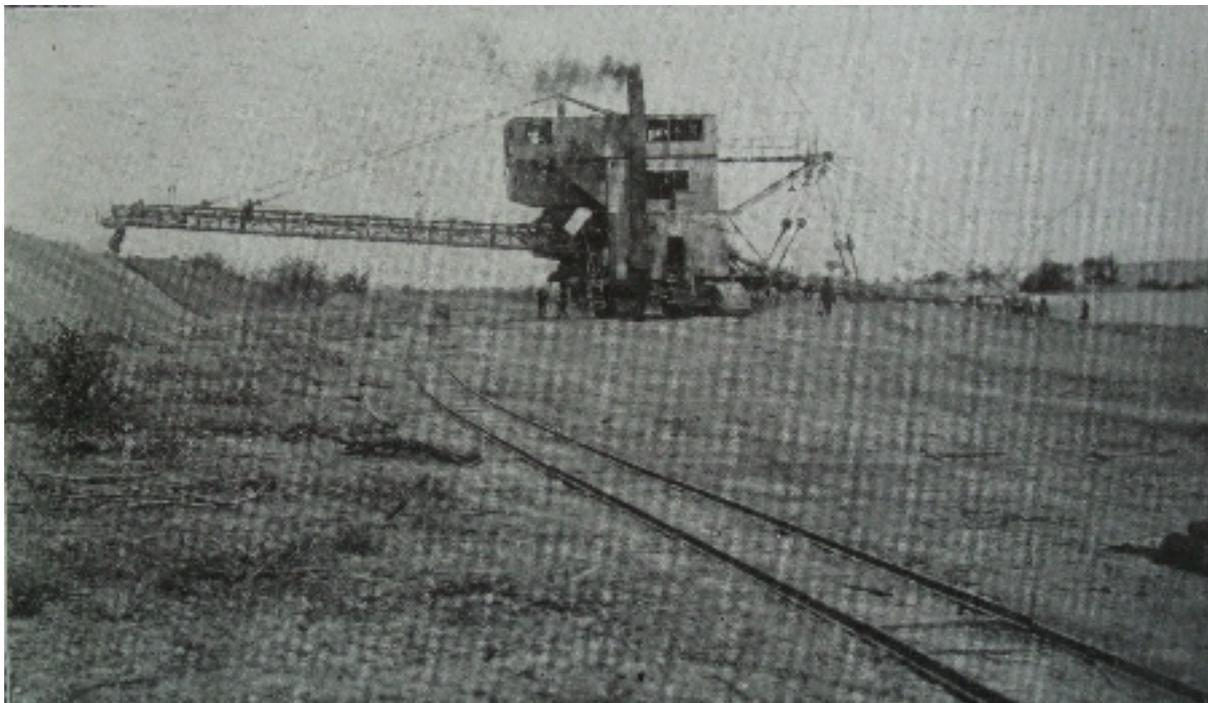


La direction de l'Office du Niger à Ségou,
quartier général des travaux d'irrigation et de mise en valeur

Autour de M. Bêlème [*sic* : *Belime*], spécialiste des questions d'irrigation, une équipe de techniciens, d'officiers, d'agriculteurs mène à bien une entreprise dont l'ampleur n'a pas d'égale dans l'histoire de la colonisation française en Afrique noire. Il s'agit, par un ensemble complexe de travaux, barrages, endiguements, canaux, de rendre la vie à un pays tout entier, frappé à mort par l'avance implacable du désert. Le Niger, ce fleuve magnifique qui étale ses nappes dans des régions de savanes de la Guinée à la Nigéria britannique, n'a cessé, à travers les

derniers siècles, de modifier le régime de ses eaux. Dans la région deltaïque, entre Bamako et Tombouctou, son lit s'est déplacé peu à peu vers le sud, et ce déplacement avait comme conséquence l'assèchement rapide des zones que le flot n'atteignait plus. Depuis cinquante années que nous occupons ces pays, nous avons pu mesurer la progression de cette menace, sa gravité accrue. Plus de deux cents villages ont été abandonnés par leurs habitants parce que, faute d'eau, les cultures, partant la vie, n'étaient plus possibles.

Lent exode, que nous ne saurions nous contenter de regarder avec la curiosité scientifique du savant. Mais, au lendemain de la guerre, un ingénieur français, M. Bêlème [*sic*: *Belime*], à qui son service aux Indes françaises a fait connaître les gigantesques travaux des Anglais en matière d'irrigation, se passionne pour le problème du Niger. Il obtient du ministère des Colonies une première mission, au cours de laquelle il va étudier la vie passée du grand fleuve. Pour base de ses recherches, il dispose de quelques documents, les relations des géographes arabes, la carte d'Idrissi en particulier qui précise l'état des lieux au douzième siècle, les récits des voyageurs des derniers siècles. Patiemment, il interrogera les notables, les anciens des villages qu'il traverse, suppléant par la tradition orale à l'absence de tout document écrit chez ces peuples noirs. La configuration du sol, les grandes lignes du paysage lui livreront aussi une part du secret. Et, au terme de ce voyage de prise de contact, il aura réuni assez de matériaux pour dresser un canevas sommaire. Une deuxième mission lui permettra, ayant étudié le régime présent des crues du fleuve, connaissant l'action régulatrice ou stabilisatrice des grands lacs de la région de Tombouctou, de déterminer la nature des travaux à exécuter pour ramener l'eau dans les anciens lits dont des seuils de matières alluvionnaires interdisent l'entrée.

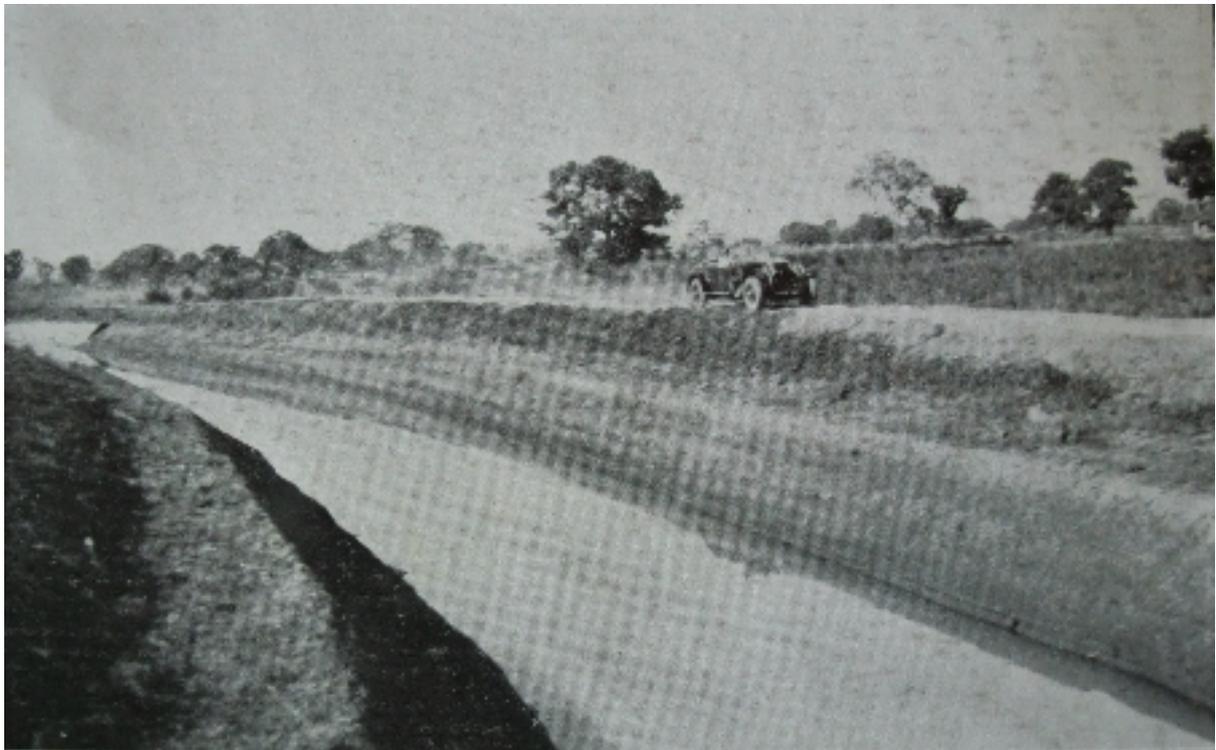


Une des puissantes machines à creuser les canaux, dont l'action épargne une main-d'œuvre rare

Le plan des travaux d'irrigation du Niger est maintenant dressé. Mais il s'agit d'en faire admettre et l'ampleur et cette durée dans l'exécution qui ne laissera pas de heurter maint intérêt privé, mainte position acquise, autant d'ailleurs que ceux qui ne veulent aux colonies que des travaux qui trouvent leur justification dans

l'avenir le plus immédiat. M. Roume, gouverneur général de l'Afrique occidentale française, par son autorité, le poids d'une expérience reconnue, donna au programme du Niger une consécration qui en assurait la réalisation. Après lui, M. Merlin et surtout M. Carde, ses successeurs, s'attachèrent à cette œuvre avec un courage et une volonté dont on peut bien dire maintenant ce qu'ils eurent de méritoire. Une tranche de 300 millions de l'emprunt colonial fut affectée à la première partie du plan d'aménagement du delta qui intéresse 150.000 hectares.

Pour enlever les dernières résistances et démontrer par un exemple réduit la justesse de ses prévisions, M. Bêlème [*sic* : *Belime*] décida de créer, à une lieue en aval de Bamako, capitale du Soudan, un premier ouvrage, le canal de Sotuba, qui, recevant les eaux dérivées par un barrage établi au sommet d'un rapide, les transporterait, à 20 kilomètres de là, à l'entrée de la plaine irrigable de Baguineda. Commencés en 1925, le barrage et le canal furent inaugurés en 1929 par A. Maginot, ministre des colonies, qui avait tenu à donner aux promoteurs, par sa présence, un témoignage éminent de l'intérêt qu'il apportait à une œuvre vitale.

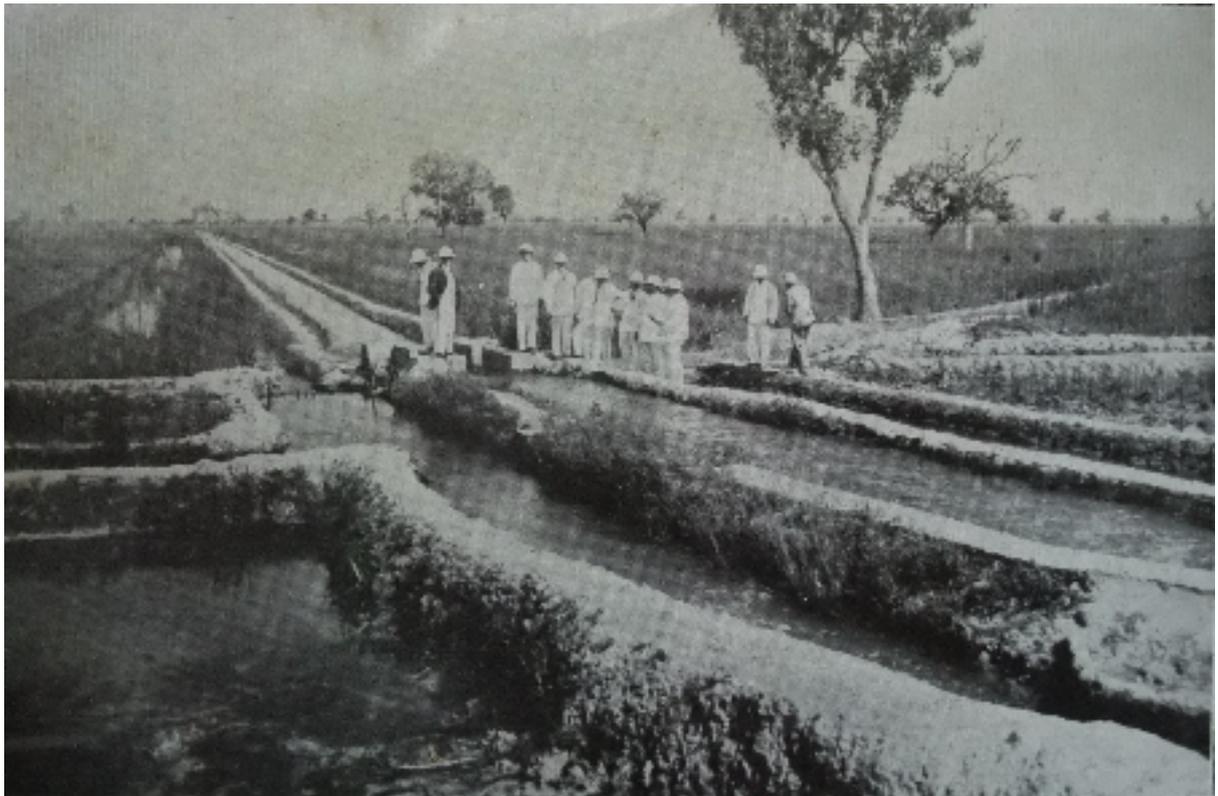


Le canal principal d'irrigation de Baguineda, à 20 km de Bamako

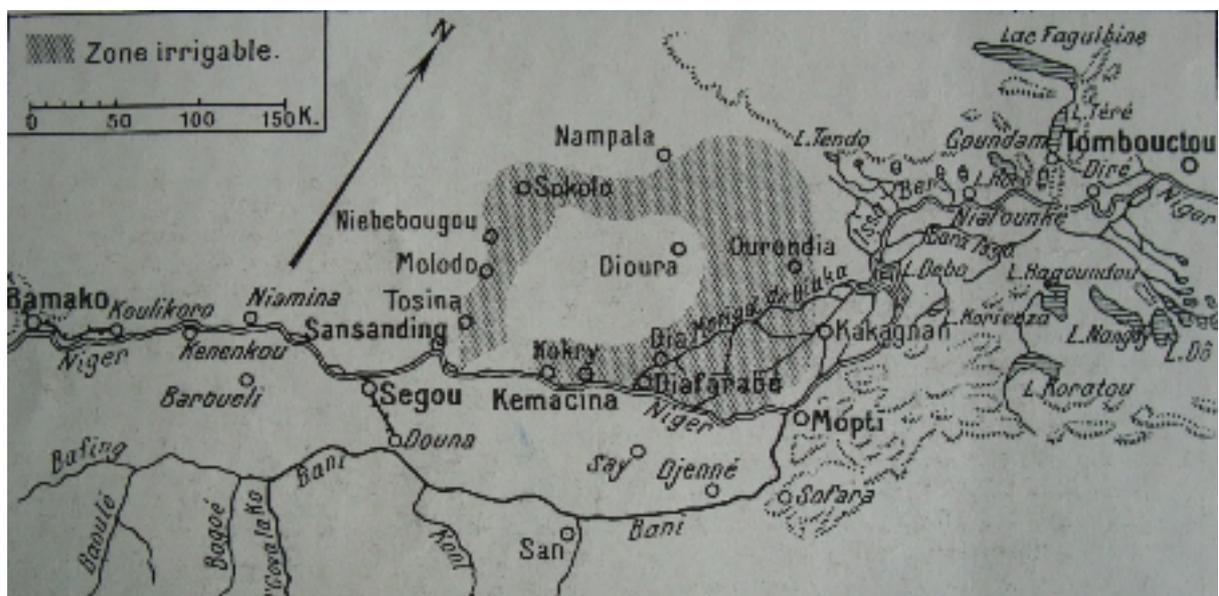
Mais l'expérience n'était qu'à son début. Cette terre que l'eau pouvait maintenant féconder, il importait de la mettre en valeur en usant de la main-d'œuvre indigène, élément essentiel du problème. Le paysan soudanais est un cultivateur excellent. Il a le goût de sa terre, qu'il soigne avec amour. Il est intelligent et souple. Cette plaine promise à la vie, elle sera sienne s'il consent à la travailler en adoptant nos méthodes, nos manières de cultiver. Et c'est dans cette adaptation que réside la grosse inconnue. Un village est créé : Niénébalé, où vont vivre douze familles noires dont l'attitude, les réactions vont servir de témoin. Au terme de la première année, quand ils reçoivent de l'administration leur part des gains réalisés en vendant les produits de chacune des petites fermes, ils ne cachent pas leur satisfaction. Mais lorsqu'on leur demande s'ils veulent rester à Niénébalé une année encore — la contrainte étant exclue —, ils refusent. Niénébalé n'est pas

leur pays, et cette terre — où ils sont métayers — n'est pas à eux. On comprend alors qu'il est vain de songer à la formule du métayage, qu'il faut, au contraire, choisir celle de la pleine propriété du sol pour celui qui le cultive, sous réserve d'un contrôle constant de nos techniciens.

Au terme de la deuxième année, le village est fixé. Nul ne voudra le quitter et la propagande orale s'exerçant, de toutes les régions voisines des noirs viendront admirer et envier leurs frères dont les champs ont de si belles récoltes, les troupeaux, si bonne apparence. Candidats que nous ne pouvons caser et qui s'impatientent à l'idée de devoir attendre que d'autres terres fertilisées leur soient confiées.



À 30 kilomètres de Bamako : 18.000 hectares de terres rendues à la vie par l'irrigation



Le succès de cette première expérience va donc permettre de poursuivre la réalisation de l'ensemble du programme. Depuis 1929, la cadence des travaux n'a pas fléchi : des digues insubmersibles ont été dressées pour couvrir le pays Macina à l'époque des crues, un bras mort du fleuve a été curé et remis en eau à Sansanding, qui sera le centre du riz. A Diamarabougou, un barrage qui aura 1.227 mètres de longueur est commencé. Année par année, les tranches s'achèvent, sans à-coups, avec cette précision dans le détail des réalisations qui est le propre d'un encadrement militaire. Car il convient de signaler que les chantiers sont militarisés. Un officier du génie colonial, le colonel Doizelet, a créé de toutes pièces une équipe de jeunes chefs, un personnel de maîtrise, et une cité-usine, Markala, où de vastes ateliers transforment et réparent l'outillage complexe et nombreux dont se servent des ouvriers noirs, appartenant pour la plupart à la deuxième fraction du contingent, que forment et entraînent des sous-officiers de carrière. De gigantesques machines, des pelles à vapeur, des draglines montées sur chenille fouillent jour et nuit les berges du fleuve, et autour de chacun de ces monstres, une âme collective, à laquelle participent cadres blancs et travailleurs noirs, est née, une manière de mystique qui nous a aidés à comprendre certains récits de l'enthousiasme qui entoure en Russie les grands travaux du plan quinquennal. Des camps spacieux, une nourriture abondante, une règle stricte donnent aux indigènes une condition physique bien différente de celle que montrent leurs frères de brousse. Leur passage sur les chantiers leur donne quelques bons éléments de civilisation, de sûrs réflexes qui feront d'eux, au terme de leur temps, dans les villages qu'ils auront regagnés, des agents obscurs mais précieux de notre action. Nous voudrions aussi, ayant donné un aperçu sommaire du plan Bèlème [*sic* : *Belime*] dans ses caractères purement matériels, souligner son aspect social, qui nous paraît essentiel. Des estimations raisonnables, mesurées nous disent ce que le Niger apportera, quand les travaux seront achevés, à l'économie impériale française : 100.000 tonnes annuelles de textiles., laine et coton, représentant le cinquième de nos achats ; du bétail en quantité suffisante pour supprimer les importations d'Amérique et, surtout, assez de cultures vivrières pour écarter à tout jamais de l'Afrique occidentale française le péril de famine. Cette production exige une main-d'œuvre que nous ne saurions trouver dans les régions nigériennes, où les populations, disséminées sur des milliers de kilomètres, n'ont pratiquement aucune valeur économique. Mais l'idée maîtresse du programme consiste à créer, en des lieux choisis pour la qualité de leur sol et l'abondance de l'eau que nous allons y amener, des « îlots de prospérité » dont la population, par l'attrait qu'ils exerceront, atteindra une densité élevée. Nous aurons ainsi opéré, sur des espaces restreints, un regroupement des masses indigènes qui nous permettra d'exercer un contrôle sanitaire méthodique, d'abaisser le chiffre effrayant de la mortalité infantile, de favoriser enfin une évolution progressive et raisonnée.

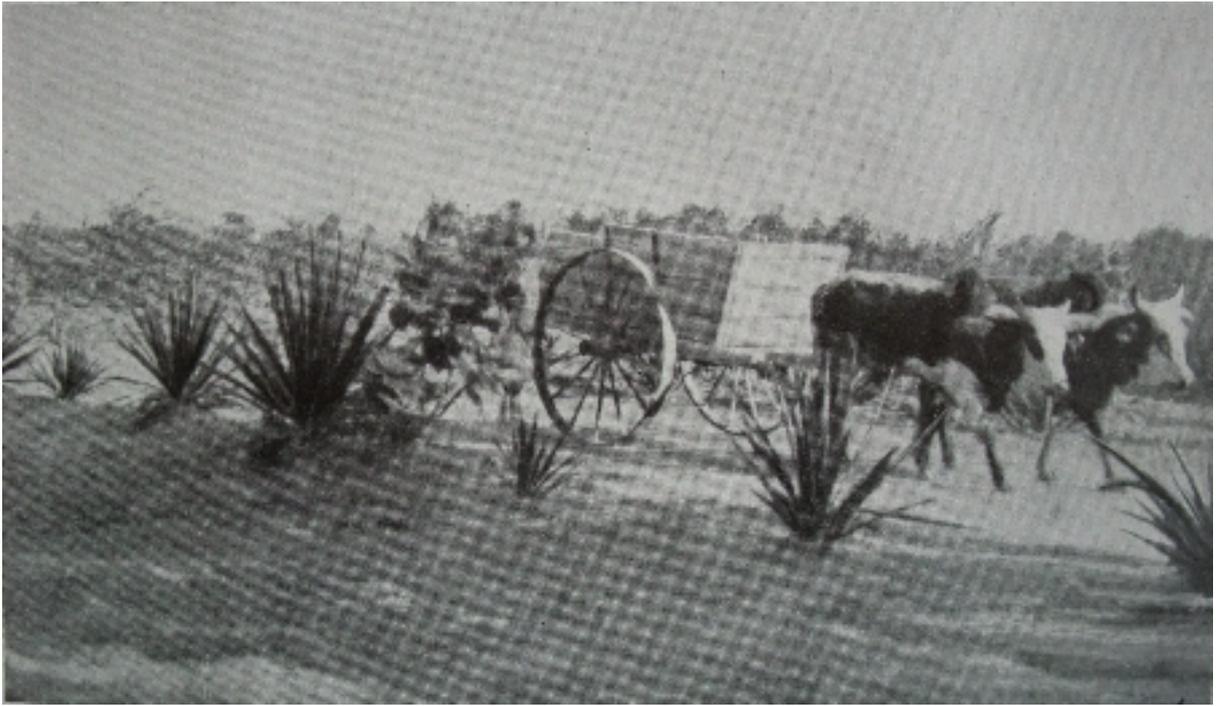


Un champ de coton dans une des stations expérimentales de Ségou

Nous n'aurions garde d'imaginer l'avenir. Nous voudrions simplement attirer l'attention sur ce fait : 3 millions d'esclaves, enlevés à l'Afrique du dix-septième au dix-neuvième siècle, sont devenus en Amérique du Nord, 12 millions d'individus disposant présentement d'une richesse de 25 milliards. Tandis que les races où les négriers avaient recruté ces esclaves voyaient fléchir rapidement leurs qualités physiques, tandis que les guerres intestines et les maladies décimaient les populations restées libres dans leur brousse, les ouvriers, contraints, des plantations américaines, malgré le dépaysement, mais grâce à une hygiène plus stricte, grâce à une nourriture régulière et abondante, évoluaient rapidement pour devenir ces noirs d'Amérique que rien, sinon la couleur, n'apparente plus à leurs ancêtres d'Afrique. Pour atteindre à ce résultat, nous avons, sur le Niger, tous les atouts dans notre jeu. Ce que nous connaissons de la première partie des réalisations, pour les avoir suivies et visitées à trois reprises différentes, contient toutes les promesses d'une réussite éclatante qui, à elle seule, justifiera la présence — déjà discutée — de la France en Afrique noire.



Cour d'une station expérimentales à proximité d'une zone irriguée par les eaux du Niger



Charroi dans un domaine : avant que nous ayons introduit au Soudan l'usage de la roue, les indigènes ne se servaient des bœufs que comme porteurs



Les greniers à mil d'un village dans la plaine de Baguenda.